

FILLES Mères féministes,
boucs émissaires
MONSTR et la dignité
intrinsèque des
petites filles
-UEUSES

Clementine Morigan - Montréal 2024

Traduction : Éris - Toulouse 2024

Cette brochure est la traduction d'un texte intitulé « Monstrous Daughters. On feminist mothers, scapegoats, and the inherent dignity of little girls » publié par Clementine Morigan sur son blog le 24 juillet 2024.

Il fait suite à une série de quatre textes intitulés « Incest: part X », publiés du 5 mars au 17 avril 2024, dont la traduction est également disponible sur La Page Libre.

Les exergues sont du traductaire.

Des retours à la ligne ont pu être ajoutés.

Ma mère est féministe et j'ai grandi en connaissant le concept de « culpabilisation des mères ». Ma mère m'a expliqué que les mères étaient tenues à des exigences impossibles et souvent contradictoires, n'étaient pas culturellement soutenues dans le travail ingrat de la maternité et étaient fréquemment accusées à chaque fois que quelque chose se passait mal. Ma mère me faisait remarquer la culpabilisation des mères lorsqu'elle apparaissait dans les films que nous regardions. J'avais conscience du trope de la « mauvaise mère », de la « mère monstrueuse », et comment ces tropes contribuent à la déshumanisation collective des mères et notre empressement à en faire des boucs émissaires chaque fois que quelque chose ne va pas.

Quand j'étais petite, j'ai été agressée sexuellement. J'ai mis très longtemps à pouvoir le dire sans avoir l'impression de mentir, parce que dans ma famille, notre grand-père qui matait les enfants, nous attrapait et léchait nos visages, nous disait qu'il voulait « *se bécoter avec nous* » ou qu'il nous « *volerait des baisers* » dans notre sommeil et, finalement, m'a embrassée de force quand j'avais douze ans, n'était pas considéré comme de l'abus sexuel. C'étaient des comportements normaux, standards, qui se tenaient en présence de nombreux adultes, ma mère féministe incluse. Quand les enfants résistaient les avances constantes de notre grand-père, nous étions puni-e-s. Notre père nous criait dessus, ce qu'il faisait souvent, et nous traitaient d'égoïstes et d'ingrates. On nous faisait rentrer l'idée qu'il fallait que nous fassions preuve de respect envers notre grand-père, et selon mon père, ça voulait dire se

**FAIRE PREUVE DE RESPECT,
ÇA VOULAIT DIRE SE
SOUMETTRE AUX AVANCES
DE NOTRE GRAND-PÈRE
SANS SE PLAINDRE.**

soumettre à ses avances sans se plaindre. À la fin, c'est exactement ce que j'ai fait. Le jour où mon grand-père est enfin allé jusqu'à m'embrasser de force, je suis allée de moi-même dans ses bras, même si tout en moi hurlait que j'étais en danger, parce que je pensais à ce que mon père m'avait appris et je voulais être une bonne fille.

Je me souviens de ma sœur qui pleurait à propos de mon grand-père. Elle exprimait encore plus ouvertement que moi son aversion de ses avances, peut-être parce qu'elle était clairement sa préférée. Je me souviens qu'elle pleurait, et je me souviens que ma mère lui disait d'arrêter. Les méthodes de ma mère n'étaient généralement pas les accès de rage que préférait mon

père : c'était plus subtil. Mais elle œuvrait aux côtés de mon père pour assurer que ma sœur et moi apprenions à rester tranquille et accepter le comportement de notre grand-père. Quand je lui ai dit, en larmes et en panique, qu'il m'avait coincée dans la salle de bain et « *mis sa langue dans ma bouche* », elle a également fondu en larmes, et ma sœur aussi. Elle m'a dit que j'avais bien fait de lui dire, puis rien n'a changé.

Quand j'avais quinze ans et que je me scarifiais, j'ai été contrainte de voir la conseillère d'orientation du lycée, ce qui a finalement conduit à ce qu'elle appelle l'aide à l'enfance et que je me retrouve conduite au commissariat, où on m'a posé des questions sur mon grand-père dans une petite pièce à miroirs. Je leur ai parlé de ce qui c'était passé, puis ils m'ont reconduite chez moi dans une voiture de police et m'ont laissée. Ma mère est rentrée pour leur parler. Je me souviens qu'elle était émotive et hystérique. Elle m'a dit qu'ils lui avaient dit « *ça n'est pas inapproprié, c'est une agression* ». Elle a décidé que ma sœur et moi n'aurions plus à aller le voir. Mon père et mon frère ont continué à rendre visite à la famille étendue et ont simplement fait comme si ma sœur et moi avions cessé d'exister.

Je pensais que peut-être, l'intervention de la police éveillerait enfin de l'empathie chez ma mère. Mais cet été-là, l'été de mes quinze ans, on m'a constamment crié dessus. Mon père, mais aussi ma mère. Je me souviens qu'elle est rentrée en trombes dans ma chambre avec un aspirateur pendant que je dormais, me hurlant dessus parce que je n'en faisais pas assez dans la maison. J'ai appelé mon petit-ami plus âgé et je lui ai demandé de venir me chercher avec la voiture de son père. Il l'a fait et j'ai couru dans l'allée pendant que mes parents me criaient dessus, je suis montée dans sa voiture et je suis partie. Peu importe que ce garçon plus âgé m'agresse sexuellement. Tout ce qui comptait, c'est qu'il m'offrait une porte de sortie.

Ma santé mentale a continué à s'effondrer : je me scarifiais, j'ai fait des tentatives de suicide, je séchais constamment les cours, je m'effondrais en larmes au lycée, et un jour j'ai pris une bouteille dans le recyclage au lycée, je l'ai explosée et j'ai amené ses éclats jusqu'au centre-ville où on m'a retrouvée en train de me tailler violemment les bras sur le bord de la route. On m'a internée pour ça. Ma première fois en internement. Quand j'en suis sortie, j'étais encore plus traumatisée et encore plus folle qu'en y entrant.

Mes parents n'ont montré aucune empathie. Ils étaient en colère contre moi. En fait, la première fois que mon père a remarqué les coupures sur mes bras,

ses premiers mots ont été « *Comment peux-tu faire ça à ta mère ?* ». Ma mère féministe, qui est littéralement spécialiste de parentalité féministe, ne m'a jamais parlé de l'agression sexuelle, au-delà de se défendre elle-même contre mes accusations. Elle répétait qu'elle ne comprenait pourquoi j'étais « *si affectée* » par le fait que mon grand-père m'avait embrassée, et son ton reflétait de l'exaspération et de la colère, pas de l'empathie ni du regret.

Elle était en colère contre moi. En colère que je dise les choses. En colère que je sois si folle et si mauvaise. En colère que je refuse de me soumettre au récit familial comme quoi rien d'extraordinaire ne s'était passé.

Parfois j'avais l'impression qu'elle me détestait.

J'ai quitté la maison à seize ans et passé deux ans à vivre seule à Toronto. Ma mère payait mon loyer et me donnait de l'argent pour faire des courses, mais elle n'avait jamais aucune idée d'où je me trouvais. Quand nous nous voyions, ça finissait toujours dans un match de hurlements, moi insistant que j'avais été abusée, elle levant les yeux au ciel et me disant « *Tous les grands-pères font ça* ». J'ai abandonné lycée après lycée, commencé à boire et me défoncer tout le temps, continué à me scarifier régulièrement et essayé de me tuer de temps en temps. Ma mère a reçu un appel disant que j'étais internée à nouveau pour avoir essayé de me suicider. Elle est venue. Mais elle a toujours semblé en colère contre moi et exaspérée. L'amour que je cherchais si désespérément n'était pas disponible.

Quand j'avais dix-sept ans, je me suis saoulée à une grosse soirée dans la maison de mes parents. J'ai avalé cul sec une bouteille de liqueur et j'ai péte un câble. Comme d'habitude quand j'étais bourrée, j'ai crié à propos d'inceste. J'ai aussi brisé une bouteille et commencé à me scarifier. J'ai été escortée par la police dans une ambulance à l'hôpital psy où on m'a internée à nouveau. Je me souviens être dressée entre mon père et le flic, pointant mon père et disant que c'était un putain de pédophile. À l'hôpital psy il n'y a eu aucune discussion sur l'inceste ou l'agression. Ils ont essayé de me donner des médicaments alors que j'étais encore saoule mais j'ai refusé. Ils m'ont dit que j'avais un problème d'alcool. Cet épisode n'a pas convaincu ma mère que j'étais peut-être en fait sérieusement traumatisée. Je suis retournée en ville.

Quand j'avais dix-huit ans je suis retournée chez moi pour un an, dans un ultime effort raté pour finir le lycée parce que les choses devenaient hors de contrôle en ville. Quand je suis revenue j'étais une alcoolique à part entière qui était saoule et/ou défoncée littéralement tout le temps. Avec ma sœur de

seize ans, on a commencé à boire ensemble constamment jusqu'au coma. C'est devenu un rituel de parole. Quand nous étions saoules jusqu'au délire nous pouvions le dire. Nous pouvions parler de notre grand-père et de la terreur d'être une enfant qui sait qu'un adulte de la famille veut te baiser et qu'aucun des adultes qui sont supposés t'aimer ne te protègent. Ma sœur et moi étions si visiblement folles que nos parents nous hurlaient dessus à ce propos, mais à côté de ça, iels nous fournissaient un accès illimité à de l'alcool.

Pendant ce temps, je travaillais au centre commercial et j'économisais pour me barrer de là. Je savais qu'il fallait que je m'éloigne de mes parents, donc j'élaborais un plan pour partir aussi loin que possible. Puis, une nuit, lors d'une de nos beuveries, ma sœur a fondu en larmes et m'a dit que je ne pouvais pas la laisser quand je partirais. Elle m'a dit que quand j'habitais en ville, notre père avait commencé à descendre au rez-de-chaussée et rester debout devant sa porte la nuit, quand notre mère était en déplacement. Elle m'a dit qu'il avait commencé à lui faire secrètement des cadeaux et des compliments. Nous savions toutes deux ce que ça signifiait. Nous connaissions toutes deux cette suspicion horrible qui avait toujours été là. Ma sœur m'a suppliée de la sortir de cette maison, de l'emmener loin de mon père. Je l'ai fait.

Ma sœur et moi avons vécu ensemble pendant six ans. Nous vivions dans la pauvreté et l'addiction, et avons vécu des choses que peu de personnes de notre classe d'origine connaîtrons jamais. Filles de professeurs, nos vies consistaient en une alcoolisation permanente, des violences physiques et sexuelles constantes de la part d'hommes que nous connaissions et d'autres que nous ne connaissions pas, des violentes crises délirantes en public, du crack autour de nous en permanence, des petits copains qui sortaient de prison et y retournaient, des appartements infestés de cafards, des sandwiches au fromage du foodtruck, de mendicité, de prostitution – vous savez, juste des trucs de survivantes d'inceste.

Ma mère savait tout ça. Nous l'appelions parfois, saoules, au milieu d'une bagarre. Elle a vu nos appartements et notre mode de vie. Et elle n'a jamais essayé d'intervenir. Elle n'a même jamais eu de discussion avec nous sur le fait que ce n'était pas normal. En fait, elle nous offrait des cartes cadeau de la boutique d'alcool à Noël.

Ma mère enseignait à l'université, écrivait et publiait des livres, voyageait, tenait des conférences, était interviewée en tant qu'experte de parentalité féministe, et pendant ce temps-là ses filles traînaient avec des SDF et

subissaient des commotions cérébrales à répétition. Si elle remarquait la dissonance, elle n'en a jamais rien dit. Ma sœur et moi n'avons pas réalisé à quelle profondeur nous étions tombées, à quel point insensé nos vies étaient anormales, parce que notre mère, qui est normale et respectée et féministe, n'a fait aucun commentaire. Sa non-réaction nous affirmait que ça devait être normal. Comme dans notre enfance, elle n'a fait aucun geste pour nous protéger, et donc nous ne pensions pas que nous méritions de l'être.

SA NON-RÉACTION NOUS AFFIRMAIT QUE ÇA DEVAIT ÊTRE NORMAL. ELLE N'A FAIT AUCUN GESTE POUR NOUS PROTÉGER, ET DONC NOUS NE PENSIONS PAS QUE NOUS MÉRITIONS DE L'ÊTRE.

Je me suis extraite de ces ténèbres par mes propres moyens en trouvant une thérapie gratuite et allant aux Alcooliques Anonymes. Ça ne m'est jamais venu à l'esprit (en fait, je viens de réaliser ça à l'instant) que peut-être que ma mère, professeure titulaire, aurait pu me payer une thérapie.

Mais elle ne l'a jamais proposé et je n'ai jamais pensé à le demander, donc je me suis débrouillée avec ce que j'ai pu trouver gratuitement. J'ai sauvé ma vie grâce à des quantités ahurissantes d'audace, de ténacité et d'obstination forcenée. J'ai travaillé d'arrache-pieds et me suis construit une vie normale. Au cours des années, j'ai eu plus ou moins de contacts avec ma mère, tentant parfois de construire une relation, d'autres fois n'ayant presque aucun contact, jusqu'à finalement couper les ponts.

À trente ans, j'ai posé un ultimatum à mes parents : « allez en thérapie, ou je n'aurai plus de relation du tout avec vous ». C'était trop douloureux et trop dangereux pour moi de maintenir la dissociation requise par la relation avec eux. J'avais besoin qu'ils viennent dans la réalité. Je ne pouvais pas continuer de les rejoindre dans le royaume de l'irréalité. Mon père a dit non. Ma mère a fini par y aller (ça lui a pris deux ans pour véritablement le faire). Après deux ans de thérapie elle a commencé à m'écrire des mails, à me dire qu'elle était prête pour une relation. Je lui ai dit que je ne pensais pas qu'elle le soit. À ce moment-là, ça faisait une dizaine d'années que je suivais une thérapie, et je ne pensais pas que ma mère soit prête à venir dans la réalité après seulement deux ans de thérapie. Mais elle insistait, alors j'ai dit ok. J'étais en colère qu'elle repousse mes limites, et certaine qu'elle n'était pas prête, mais j'ai craqué et je lui ai dit.

Je lui ai dit quelle mère peu soutenante elle avait été. À quel point je m'étais sentie seule. À quel point c'était fou qu'elle ne nous protège pas. Je lui ai dit, pour la première fois, ce que ma sœur m'avait révélé toutes ces années auparavant, quand j'avais dix-neuf ans. L'horrible secret sur mon père, que je portais depuis quinze ans. Sa réponse a été immédiate. Elle a dit que j'étais délirante. Elle a dit que mon partenaire abusait de moi et plantait des histoires dans ma tête pour me séparer de « ma famille aimante ». Elle a catégoriquement nié la possibilité que je puisse dire la vérité. Elle a dit qu'elle n'avait jamais entendu « *une rhétorique si anti-féministe et culpabilisante des mères* » de sa vie. Elle est aussi passée de l'usage respectueux du pronom « *iel* » pour parler de mon partenaire à un « *il* » soudain, et a taclé mon polyamour en m'appelant « *polygame* ». À ce moment, j'ai cessé tout contact.

Sur les quelques années qui ont suivi, ma mère m'a envoyé des mails occasionnels racontant qu'elle m'aimait et

ELLE SE COMPORTE COMME SI ÇA NE S'ÉTAIT JAMAIS PRODUIT.

que je lui manquais, me suppliant de trouver un moyen de lui pardonner de n'en avoir pas fait assez quand mon grand-père m'a embrassée de force à douze ans. Pas une fois elle n'a évoqué ce que je lui avais dit sur mon père, ni comment elle y a réagi. Elle se comporte juste comme si ça ne s'était jamais produit, et je suis certaine qu'elle dissocie fortement à ce sujet. À trente-cinq ans, j'ai pris part à une cérémonie ayahuasca, et j'ai pris la décision d'offrir le pardon à mes parents. Je leur ai rendu visite quelques fois, entrant brièvement dans le royaume de l'irréalité, ne mentionnant jamais l'innommable.

J'aime ma mère. J'ai toujours eu une profonde empathie pour elle. J'ai toujours compris que son incapacité à me protéger venait du fait qu'elle n'avait pas été protégée. Je la comprends et je l'aime, et je ne lui en veux même pas pour ses échecs parce que je sais que son enfance a été encore plus détraquée que la mienne. J'ai toujours protégé ma mère : en changeant mon nom pour pouvoir écrire sur ma vie sans causer un scandale pour elle, en m'abstenant de donner des détails qui pourraient permettre de l'identifier dans mes écrits. Je n'ai jamais écrit sur le fait que ma mère est une spécialiste de parentalité féministe. Je n'ai jamais écrit sur ce que ma sœur a dit de mon père, et sur ce que je sais être vrai de mon père, autrement qu'à travers des formules vagues et voilées. Je n'ai jamais écrit sur la cruauté et le mépris avec lesquels ma mère m'a traité. Et je n'ai jamais écrit à quel point c'était douloureux qu'elle réagisse ainsi lorsque je lui ai dit.

Je pensais avoir fait la paix avec la situation. J'avais accompli tellement de guérison pour moi-même et je savais que mes parents sont très malades. Je pensais pouvoir entrer dans le royaume de l'irréalité et leur donner l'amour que je veux leur donner, tout en ne donnant pas à mon enfant intérieur l'espoir qu'ils puissent me montrer un amour véritable en retour. Je sais qu'ils refusent d'être dans la réalité, donc je les ai rencontrés où ils sont, même si c'était incroyablement difficile. Je l'ai fait parce que j'en avais besoin, et j'espérais être capable de continuer à faire de petits voyages dans le royaume de l'irréalité pour donner de l'amour à mes parents.

Puis j'ai décidé de devenir maman, et quand mon partenaire et moi avons commencé à essayer de tomber enceinte, j'ai pété un câble. Mon traumatisme et ma dissociation structurelle sont revenus en force. Ma terreur quant au fait de ne pas protéger mon enfant d'une manière ou d'une autre me rendait hyper-vigilante. Je savais que je ne pourrais jamais laisser mon père voir mon enfant, et je craignais une autre attaque cruelle de ma mère quand j'aurais à le lui dire. Je me sentais me décomposer sous l'impossibilité de maintenir ensemble la réalité et l'irréalité. Je me sentais m'effondrer tandis que j'essayais d'être une mère pour ma mère tout en sachant qu'elle ne serait jamais une mère pour moi.

Il fallait que j'écrive, donc j'ai écrit. Frénétiquement, j'ai commencé à écrire sur l'inceste. Je sentais que c'était nécessaire de poser la vérité et de la dire en public. Je sentais que c'était nécessaire de m'imposer dans la réalité, de camper fermement mes pieds au sol et dire « Voilà ce qui s'est passé », qu'importe les faire-semblants quand j'allais voir mes parents. Et au cours de cette écriture, sans vraiment y penser, je me suis retrouvée à briser les règles que je m'étais toujours imposées. Je me suis retrouvée à écrire les choses que je ne m'étais jamais autorisée à écrire. Je me suis retrouvée à dire la vérité. C'était terrifiant, exaltant et fou. Je ne savais pas comment répondre aux messages de ma mère. Je ne savais pas comment continuer à jouer le jeu dans le royaume de l'irréalité. J'ai commencé à fumer de la beuh. Mon partenaire et moi avons fait une pause dans nos tentatives de tomber enceint·e·s pour que je puisse fumer toute la journée et digérer mon traumatisme. Et j'ai écrit.

Des mois de joints, d'écriture, de thérapie, d'échanges à ce propos avec les personnes que j'aime. Je me sentais folle et complètement déchirée en deux. La réalité et l'irréalité m'écartelaient. Je ressentais une culpabilité folle de

risquer d'exposer ma mère. Une certitude immense que si je ne disais pas la vérité, je mettrais mon futur enfant en danger. Je tenais les choses impossibles côte à côte et je me sentais incapable de les intégrer. J'avais des hauts-le-cœur et je sanglotais et je parlais d'inceste. Je pensais l'inceste. J'écrivais l'inceste. Je sais que ma mère me suit désormais sur Instagram, et alors que je postais article après article sur l'inceste je me demandais si ça finirait par être assez pour percer son déni. Je craignais une autre attaque, mais jusqu'ici elle se contente d'ignorer et de m'envoyer des textos depuis l'irréalité.

Puis Andrea Robin Skinner a écrit un article sur sa mère féministe célèbre, Alice Munro, qui ne l'a pas protégée d'agressions sexuelles dans l'enfance et a pris le parti de son agresseur. Le parallèle avec ma propre histoire est criant. Pour la première fois de ma vie, j'entendais quelqu'un décrire l'expérience de sa mère féministe utilisant le féminisme pour se décharger de la responsabilité de n'avoir pas protégé ses filles de la violence sexuelle. J'entendais une autre mère se centrer égoïstement sur ses propres émotions pendant que sa fille cherchait désespérément ce que chaque fille recherche : l'amour et la protection de sa mère.

J'ai aussi vu la réaction du public à cela. Une grande partie insistait pour faire d'Alice Munro une méchante en deux dimensions, refusant par là de faire face à la réalité qui est que de véritables êtres humains que nous respectons, admirons et même aimons participent à l'agression sexuelle d'enfants. Maintenant de ce fait la dissociation qui facilite l'inceste.

**FAIRE D'ALICE MUNRO
UNE MÉCHANTE EN DEUX
DIMENSIONS MAINTIENT
LA DISSOCIATION QUI
FACILITE L'INCESTE.**

Mais certaines réactions m'ont ébranlée, parce que ce à quoi elles réagissaient était ce même comportement que ma mère s'entêtait à normaliser, défendre ou effacer. Un·e suivi·e mutuel·le sur Instagram, qui était une grande fan d'Alice Munro, a écrit ceci : « *C'est déconcertant, honnêtement ça me fait exploser la tête ! qu'une personne qui a dévoué sa vie à la vérité artistique puisse se dédier autant au déni dans sa propre vie et ses relations, basiquement de la façon la plus dévastatrice possible puisque son refus de reconnaître la vérité l'a menée à des dizaines d'années de trahison et de séparation de son enfant. Qui n'ont jamais été résolues.* »

Lisant ces mots, j'ai vu pour la première fois ce à quoi ma mère ressemble depuis l'extérieur du royaume de l'irréalité. J'ai vu son comportement décrit avec incrédulité et choc. Je l'ai vu décrit comme « *dévastateur* ».

Dans son essai, Andrea Skinner écrit que sa mère, à qui elle n'avait pas révélé l'agression, lui avait parlé d'une histoire qu'elle avait lue où une fille subissait une agression sexuelle. Munro avait demandé à sa fille « *Pourquoi ne l'a-t-elle pas dit à sa mère ?* », et Skinner a saisi cette interaction, et l'empathie apparente de sa mère pour la fille agressée de l'histoire, comme une opportunité de confier son agression.

LA RAISON POUR LAQUELLE LA FILLE DE L'HISTOIRE NE L'AVAIT PAS DIT À SA MÈRE, C'ÉTAIT QU'ELLE SE PROTÉGEAIT DE LA RÉACTION DE SA MÈRE.

Quand elle l'a fait, elle a appris que la raison pour laquelle la fille de l'histoire ne l'avait pas dit à sa mère, c'était qu'elle se protégeait de la réaction de sa mère. Munro a mal réagi, mettant ses propres émotions au centre et ne montrant aucune empathie pour sa fille.

Cette énorme trahison est au même niveau de l'agression sexuelle elle-même dans les ravages et la douleur immenses qu'elle suscite.

À la suite de la lecture de cet article, alors que je vrillais sur les similarités avec ma propre mère et ma propre vie, je me suis demandé pourquoi ça m'avait pris si longtemps de dire à ma propre mère ce que ma sœur m'avait dit et ce que je savais sur mon père.

Je me protégeais de sa réaction.

Du moment que je ne parlais pas, il existait la possibilité qu'elle réagisse bien. Du moment que je ne parlais pas, il existait la possibilité qu'elle réagisse avec empathie et inquiétude, et avec horreur que ses filles aient pu vivre avec une telle terreur. Du moment que je ne parlais pas, je pouvais m'accrocher à l'espoir secret que peut-être cet horrible secret serait assez affreux pour que ma mère fasse finalement montre d'empathie, aie enfin une pulsion de protection.

Quand je lui ai dit et que mes propos ont été accueillis avec une cruauté froide et du mépris, quelque chose s'est brisé en moi. Je ne pense pas que je savais vraiment ce qui s'était brisé avant de lire cette expérience dans les mots

d'une autre personne. Le fantasme, l'espoir, le rêve éperdu d'une mère qui m'aimerait assez pour me protéger.

Ne pas être protégé-e est traumatisant. Une agression sexuelle est traumatisante en soi.

Mais si vous avez été agressé-e puis protégé-e dès qu'un-e autre adulte en a été

NE PAS ÊTRE PROTÉGÉ-E EST TRAUMATISANT.

informé-e, vous vous remettrez bien plus vite de ce traumatisme. C'est la blessure relationnelle du manque d'amour et de protection qui est si profondément dévastatrice. Ne pas être protégé-e est dégradant. Humiliant. Ça fait de vous une personne dépourvue de limites et d'estime de soi. Ça fait de vous une personne dépourvue de pulsion d'auto-préservation, et vous serez abusé-e encore et encore. Être agressé-e sexuellement vous prive de votre dignité, et ne pas être protégé-e annonce que vous n'avez pas de dignité à protéger. Ne pas être protégé-e vous transmet l'idée que vous n'avez pas d'importance et que vous n'êtes pas aimé-e.

Je pensais que si j'aimais assez ma mère, peut-être qu'elle m'aimerait. Je pensais que si je protégeais assez ma mère, peut-être qu'elle me protégerait. Je pensais que si je comprenais assez ma mère, peut-être qu'elle me comprendrait. Je pensais que si je me comportais assez comme une mère avec ma mère, peut-être qu'elle se comporterait comme une mère avec moi.

Je n'ai jamais tenu ma mère coupable, mais elle me tient coupable. Quand je dis la vérité elle me tient coupable. Et c'est la chose la plus difficile à affronter pour moi : ce n'est pas la mère monstrueuse le bouc émissaire de ma famille, c'est moi, la fille monstrueuse. La folle dont les séjours répétés en asile psychiatrique ne sont pas un sujet d'inquiétude ou d'empathie, mais la preuve que je suis intrinsèquement mauvaise. Qu'il y a quelque chose qui ne va pas chez moi. Que je suis profondément égoïste dans l'expression de ma douleur (« Comment peux-tu faire ça à ta mère ? »). Que je suis fondamentalement indigne de confiance quand je dis la vérité (« délirante »).

Et c'est moi qui ai été emmenée par un officier de police et incarcérée en l'asile. Aucun des hommes agresseurs sexuels de ma famille n'ont jamais été emmenés par un-e flic ou enfermés où que ce soit.

C'est moi, la fille monstrueuse, le bouc émissaire, qui est rendue coupable.

*Retrouvez cette brochure et d'autres
sur lapagelibre.org
Contact : lapagelibre@riseup.net
Licence Creative Commons CC-BY-NC-SA*

LA PAGE LIBRE

auto-éditions